

Femmes de Chine

Une galerie de portraits replacés dans leur temps

Le sort des femmes dans une société encore marquée par la tradition reste un thème central du cinéma chinois – thème popularisé, en France, par le succès des films de Zhang Yimou, Epouses et concubines et Qiuju, une femme chinoise. Elles ont été à l'honneur au Festival de films de femmes de Créteil, grâce à treize films, des années 30 à nos jours. L'Entrepôt reprend la partie la plus ancienne de cette galerie de portraits, replacés dans leur temps.

Ruan Lingyu a été la figure tragique par excellence des films muets des années 30. On la voit dans le Petit Jouet, de Sun Yu (1933), mère courageuse symbole des malheurs de la Chine victime de l'agression japonaise. Dans *l'emmes nouvelles*, de Cai Chu-sheng (1935), elle incarne une jeune intellectuelle en butte à d'insurmontables difficultés pour élever seule son enfant. Peu de temps après ce film, Ruan Lingyu s'est suicidée, à vingt-cinq ans, à l'image de son héroïne, après une campagne calomnieuse sur sa vie privée – le réalisateur de Hongkong Stanley Kwan lui a consacré un beau film, *Actress*, inédit en France.

Li Lili, autre star du muet, avec son air déluré, offre une image plus optimiste, également dans le Petit Jouet. On la retrouve, dansant en jupe hawaiienne sur la table d'un bar à matelots dans Du sang sur le volcan, également de Sun Yu (1932). A cette époque, dans un pays aussi marqué par la tradition confucéenne, seules les artistes pouvaient faire figure de femmes libérées.

Le problème des mariages arrangés (le Printemps d'une petite ville, de Fei Mu, 1948), ou celui du remariage des veuves (Une crise, de Lin Nong et Xie Jin) agitent encore les esprits à la charnière des années 40 et 50. Un amour lointain, de Chen Liting (1947), inaugure deux thèmes, l'éducation et l'émancipation des femmes, et voit l'apparition de ces «héroïnes positives» reprises par le réalisme socialiste. Un professeur, bourgeois libéral - joué par Zhao Dan, - entreprend de faire de sa servante, une jeune paysanne (Qin Yi), une femme moderne et indépendante. Mais

bientôt la «créature» échappe à Pygmalion pour rejoindre les «m opprimées», pendant la débâcle guerre sino-japonaise.

Zhao Yiman, de Cha Meng (19 qui raconte l'histoire d'une man communiste pendant cette m guerre, amplifie une tendance atteindra son paroxysme dans le catural ballet filmé le Détacher féminin rouge. Il faudra atteindrannées 80 avec la dénonciation or révolution culturelle, l'ouverture l'étranger et la réforme économ pour que les cinéastes chinois c gent de cap.

On a pu en découvrir un des r leurs résultats avec Mama, du j réalisateur pékinois Zhang Y (1991), émouvant et délicat por de la mère d'un enfant handie mental, entrecoupé de témoignage femmes confrontées au même di ce film n'est malheureusement repris à l'Entrepôt, pas plus que l que titre dû à une femme et mon Créteil, l'Actrice et son fantôme Huang Shuqin. Mais on dev bientôt voir le nouveau film d même réalisatrice, tourné en part Paris, avec dans le rôle princ Gong Li, l'interprete habituelle Zhang Yimou.

BRIGITTE DE BEER-LUO

▶ Du 7 au 13 avril à l'Entrer 7, rue Francis-de-Presser (14•). Tél. : 45-43-41-63.



INÉMA

De toutes les Chines

Les cinéastes chinois contournent les barrières politiques

legain d'intérêt pour les éastes chinois sur le territoire içais: à quelques jours d'écart, moins de quatre manifestations penchent sur les films en provece «des Chines» – celle de in, Taïwan, Hong Kong, sans lier la diaspora. Le neuvième tival du film chinois se tient à ntpellier jusqu'au 28 février; les ouvelles Chines» présentent au sée du Jeu de paume, jusqu'au mars, documentaires pékinois, onnais ou taïwanais, nouveaux is sino-américains, et le très épendant Mama, de Zhang n; également à Paris, «Ciné-1e» propose du 10 au 23 mars, zinéma Utopia, quelques inéavant le programme de treize s chinois, de 1932 à 1990, tionné par le Festival de films emmes à Créteil, et qui doit repris à l'Entrepôt en avril.

dénominateur commun entre nanifestations est l'essor des ions entre les différents cenau moment où la puissance omique de Hongkong et de an pénètre en Chine continendrainant un flot d'idées libépas toujours bien comprises ceptées du côté de Pékin, malon pragmatisme économique.

cinéma chinois (continental) dans les brancards encore sides autorités de Pékin, qui pient pas toujours d'un bon è succès de certains de leurs stes à l'étranger, même s'ils en issent une secrète satisfaction nale. A preuve, le blocage du nouveau film du réalisadu Voleur de chevaux, Tian ag Zhuang, le Cerf-volant son scénario aurait été très dement modifié pendant le 18e, au grand dam des cende même Un matin couleur

de sang, de la réalisatrice Li Shaohong, apprécié dans de nombreux festivals étrangers, n'est toujours pas sorti en Chine, pas plus que la Vie sur un fil, de Chen Kaige.

Au contraire, du côté de Taïwan, la rigueur des autorités s'assouplit quelque peu. Ainsi Cinq Filles et une corde, sorti en France l'an dernier, production insulaire mais tournée sur le continent avec une actrice du cru, a finalement été montré à Taipeh, grâce à la ténacité de sa productrice, Hsu Feng. Elle a ouvert ainsi une brèche prometteuse dans les règlements draconiens qui régissent les coproductions avec la Chine continentale.

Une fresque évoquant Visconti

Malgré ses aléas, cet essor attire désormais également des capitaux non chinois, japonais ou occidentaux, toujours prêts à venir en aide aux cinéastes confirmés. Zhang Yimou et son actrice Gong Li peuvent savourer leur nouvelle notoriété internationale depuis Epouses et concubines et Qiu Ju, une femme chinoise (qui, curieusement, est sorti à Pékin et Shanghaï). Le nouveau film avec Gong Li, l'Ame du peintre (ou Pan Yun Liang, artiste peintre) tourné à Shanghaï et à Paris par la réalisatrice Huang Shuqin, sous la supervision de Zhang Yimou, est coproduit avec la France (Classic Film) par un très capitaliste Taïwanais, Du Yu-ling, qui professe des ambitions internationales fondées sur des productions chinoises susceptibles de séduire l'étranger.

Surtout, le nouveau film de Chen Kaige, Adieu à ma concubine, est un pur produit du nouveau contexte inter chinois, où l'argent

et les talents sautent allègrement les frontières politiques. Produit par l'infatigable Hsu Feng avec des capitaux taiwanais, occidentaux et de Hongkong, tourné dans les studios de Pékin, il réunit à son générique la belle et omniprésente Gong Li, le célèbre chanteur pop de Hongkong Leslie Cheung, et l'acteur continental Zhang Feng Yi. Sans aucun doute le film le plus ambitieux à ce jour de l'auteur de Terre jaune et du Roi des enfants, Adieu à ma concubine est un portrait panoramique de la Chine de 1925 à 1979. Cette saga est centrée sur l'ascension de deux acteurs, interprètes des rôles féminins de l'Opéra de Pékin (les dan, dont s'inspirèrent par la suite les onnagata du kabuki japonais). Les séismes de l'Histoire, mais aussi l'intrusion d'une belle prostituée repentie (Gong Li), viendront troubler leurs relations, explicitement évoquées alors que le cinéma chinois restait jusqu'à présent plus que discret sur l'homosexualité.

Fresque évoquant Visconti, Adieu à ma concubine est une métaphore sur l'art et la politique, un hymne émouvant à la liberté créatrice, entonné par un cinéaste qui a lui-même souffert de la terreur: les scènes de délation mutuelle pendant la révolution culturelle sont à la fois déchirantes et magnifiquement filmées. Terminé dans un laboratoire de Tokyo – garant d'une qualité technique supérieure – le film est sorti le le janvier à Hongkong, remportant un succès considérable auprès de spectateurs peu réputés pour leur sérieux ou leur patience. Le public français devrait le découvrir à l'automne.

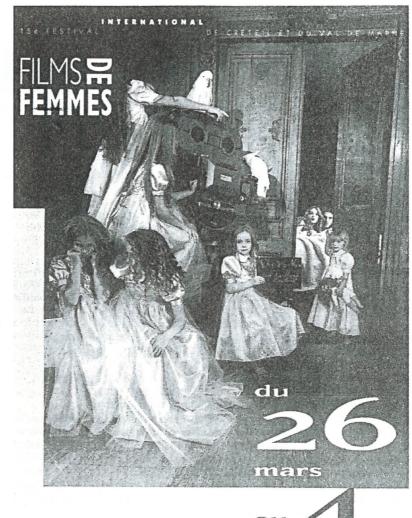
Au-delà du détroit de Formose, d'autres cinéastes tournent, montent, mixent, ou écrivent des scénarios. Edward Yang, l'auteur acclamé de A Brighter Summer Day dont on peut voir un moyen métrage dans le cycle du Jeu de paume, Conséquence vraisemblable, prépare même deux films coup sur coup. L'un sera une comédie sur Taipeh, l'autre un thriller, coproduit par Hongkong et se déroulant dans le milieu des cascadeurs.

On découvrira auparavant le nouveau film de Hou Hsiao-hsien, le Maître de marionnettes, qui devrait être achevé en avril. Cette autre métaphore sur les difficiles rapports entre l'art et la politique est située à Taïwan et en Chine continentale durant la première moitié du siècle, elle se termine donc là où commençait la Cité des douleurs. Comme un des personnages d'Adieu à ma concubine, accusé d'avoir joué devant des officiers nippons, le montreur de marionnettes connaîtra la honte d'être désigné du doigt pour collaboration avec l'occupant, afin de sauvegarder son art. Deux para-boles sur le difficile statut des artistes en Chine, qui ne concernent évidemment pas le seul passé.

L'évolution paraît cependant prometteuse à Hou Hsiao-Hsien, qui prévoit l'avènement, avant la fin du siècle, d'une véritable «Chine du cinéma» transfrontalière, dont la capitale pourrait être Shanghaï – une Shanghaï en pleine mutation, où les diverses autorités cinématographiques (Shanghaï Film Bureau, Studios de Shanghaï, et le flambant neuf Shanghaï Arts Center) préparent déjà activement un premier «Festival international du film» prévu en octobre 1993.

MAX TESSIER

CAHIERS DU FEMINISME NUMERO 63



au 4

MAISON DES ARTS CRÉTEIL
161. (1) 49 80 38 98

Le Festival de Créteil, en liaison avec le centre Beaubourg, présente cette année un hommage aux cinéastes canadiennes. Parmi elles, Mireille Dansereau

Mireille Dansereau est canadienne, cinéaste, auteur de plusieurs documentaires et de films de fiction également. En 1992, le deuxième festival du Film québécois, à Blois, nous donnait à voir *Entre elle et moi*, un documentaire. Quand sa mère meurt, d'un cancer, après plusieurs années de lutte contre la maladie, en situation d'urgence et secouée par sa mort, elle décide « de faire un film sur elle comme si elle voulait la garder vivante le plus longtemps possible »

Tissu, tissage d'images, le film fait la navette entre la volonté créatrice de la mère, qui prend naissance à l'annonce de son cancer - volonté en acte, puisqu'elle apprend, puis exerce, le métier de joailler-, et l'histoire de sa fille, qui travaille, non les métaux, mais les images. Mireille Dansereau pratique variations et modulations : de la photographie fixe, remise en circulation, entre mère et fille, dans l'instant du film, à l'image en mouvement, autour des lieux de vie de la mère, de la fille, autour des bijoux de l'une, des films et vidéos de l'autre.

VIS

FEMMES SUISSES MAI 1993



La réalisatrice géorgienne Lana Gogoberidze. (Photo Jean Bacon)

côté des incontournables courts et longs métrages, documentaires ou fictions, ainsi que des sections maintenant presque classiques comme Les Européennes ou Graine de cinéphage, le 15e Festival de films de femmes de Créteil présentait quelques nouveautés: la section Rio-Créteil-Pékin, qui fait le lien entre le Forum des femmes qui a vu le jour lors du Sommet de Rio et la 4e Conférence internationale des femmes qui se tiendra à Pékin en 1995. Prochain rendez-vous qui justifie également l'importance donnée cette année au cinéma chinois, sous la forme d'une section Ombres et lumières avec treize films s'échelonnant des années trente à nos jours. Enfin, La Vision interdite présente un choix d'œuvres dans lesquelles l'image a été préférée à la narration.

Que retenir de la copieuse et, peut-être, surabondante liste de films présentés? Des documentaires passionnants. Malheureusement, plusieurs d'entre eux, malgré l'intérêt de leur contenu, ne sont pas assez solidement structurés et leur longueur (le plus long, en deux parties, dure 3 h 25!) finit par lasser le spectateur.

La sélection

Trois films se détachent pourtant. La Dixième Danseuse, de Sally Ingleton, Australie, raconte comment une rescapée du génocide de Pol Pot, ancienne danseuse du Ballet royal, tente de recréer une troupe et de transmettre aux nouvelles générations les rituels et les traditions qui leur permettront «de retrouver la lumière qui fait vivre»

Comme une Guerre, de Deepa Dhanraj, Inde, Prix de l'Association des femmes journalistes, dénonce la façon dont est mis en œuvre dans ce pays le planning familial destiné à faire face à l'explosion démographique: brutalité, cynisme, corruption, manque d'hygiène, un bilan désastreux qui restera négatif tant que subsisteront les véritables racines du mal, la misère, l'absence de sécurité sociale et de système de retraite.

La Bonne Epouse de Tokyo, de Kim Longinotto et Claire Hunt, Grande-Bretagne, est une des rares réalisations où domine l'humour. Une Japonaise, chanteuse de rock, qui vit en Angleterre, retourne au

Caméra-Passion

Le Festival de films de femmes de Créteil a fêté sa 15e édition: à l'affiche, une liste impressionnante.

bout de quinze ans dans la maison familiale, redécouvre avec amusement la culture japonaise et le changement de mentalité des jeunes femmes.

Signalons également *Le Déménagement*, de Chantal Ackerman, France (Prix du public) où Samy Frey nous fait toucher du doigt, dans un monologue à la fois comique, dérisoire et pathétique, le vide de certaines existences.

En ce qui concerne les longs métrages fiction, cinq d'entre eux ont retenu notre attention.

Le Cahier volé, de Christina Lipinska, France, est inspiré d'un livre de Régine Deforges, où la passion secrète qui unit deux adolescentes suscite, parmi le petit groupe de jeunes d'un village, jalousie, désarroi, et conduit finalement à la mort.

Corpus Delicti, d'Irena Pavlaskova, République tchèque, a obtenu le Prix du second long métrage fiction. L'action se situe entre l'effondrement du communisme à Prague et la Révolution de velours. On y découvre un monde désaxé, des couples à la recherche d'un idéal mais déchirés par leurs problèmes personnels, et en proie à la lâcheté, à l'alcoolisme, au mensonge. Une peinture sans complaisance d'une société en crise.

Sur Terre, couronné par le jury Graine de cinéphage, est un film islandais de la réalisatrice Kristin Johannesdottir. Nature sauvage, brumes, mystère, fermes isolées au bord d'une côte inhospitalière, famille poursuivie par une ancienne malédiction, attente d'une jeune femme dont le mari est parti en mer pour de longs mois, visions et prémonitions de sa fillette, effroyable tempête qui jette sur les rochers le «Pourquoi-Pas?», le navire du docteur Charçot, tout concourt à faire de ce film une œuvre puissamment poétique.

Parle, il fait si noir, de Suzanne Osten, Suède, a obtenu deux récompenses, le Prix du jury et le Prix du public, ce qui est exceptionnel. L'histoire, qui se passe en Suède, montre la rencontre d'un «skin head» et d'un psychiatre d'origine juive. Entre ces deux êtres va s'instaurer un dialogue ponctué d'affrontements d'une rare violence. Au cours de cette sorte de psychothérapie, le praticien va peu à peu comprendre que la haine, chez le jeune homme, a sa racine dans la peur, qui elle-même vient de son incapacité à accepter la différence, et donc l'étranger. Les deux acteurs sont fabuleux et crèvent l'écran, tandis que la réalisation de Suzanne Osten nous tient en haleine jusqu'à la fin.

Un oublié

Nous regrettons qu'aucune récompense n'ait été décernée à la Valse au Bord de la Petchora, de Lana Gogoberidze, Géorgie. C'est un film prenant, en grande partie autobiographique. Une fillette géorgienne, dans les années trente, rentre chez elle après l'arrestation de ses parents jugés «ennemis du peuple» et trouve la maison occupée par un officier du KGB. L'intrigue qui se noue est suggérée avec une sobriété remarquable. La construction de la réalisatrice est subtile: un air de paso doble sur le phono fait à plusieurs reprises surgir l'image de l'époque heureuse qui en appelle aussitôt une autre: sa mère au milieu d'un groupe pathétique de femmes déportées qui se traînent dans l'immense steppe enneigée, comme si un fil d'Ariane reliait ces deux êtres à travers la souffrance, l'éloignement et la mémoire.

Au début du festival, un doute planait, aurait-il encore lieu l'année prochaine? Ce n'est qu'au moment de la clôture que les nouvelles instances politiques ont fait savoir qu'elles étaient favorables à sa reconduction, en même temps que d'importants «sponsors» confirmaient leur soutien. Ce qui fut pour tous, organisatrices, cinéastes et public, un grand soulagement et un motif d'espoir.

Rita et Jean Bacon



Créteil: une bonne cuvée, mais un avenir incertain

TETTE année, je ne puis donner de date pour le prochain festival », s'inquiète Jackie Buet, directrice du Festival de films de femmes de Créteil, face aux restrictions budgétaires qui pèsent sur cette plate-forme d'expression des réalisatrices de tous les coins du monde, qui chaque année a des retombées heureuses pour des réalisatrices adeptes du cinéma d'auteur - lui aussi particulièrement menacé. Ainsi le film de la Danoise Susanne Bier, « Freud quitte la maison », primé en 1992, a pu sortir dans les salles en janvier. Jackie Buet espère bien donner un coup de pouce également à Christine Comencini, dont le film franco-italien « les Amusements de la vie privée », sur les dessous divertissants de la Révolution française, n'a pas encore trouvé de distributeur en France.

« J'ai voulu faire de ce 15° anniversaire un lieu d'ouverture à toutes les tendances du cinéma et un lieu de réflexion sur la critique et l'écriture cinématographique », dit Jackie Buet. La critique — en France monopolisée par les hommes a d'ailleurs été le thème de l'un des colloques du festival, mettant à l'honneur le structura-

lisme et la psychanalyse comme

Quant à l'ouverture, la sélec-

outils de l'interprétation cinématographique.

tion originale de films canadiens (avec « l'Arrache-Cœur », de Mireille Dansereau) ou le choix du thème environnement et développement, à travers des films brésiliens, en témoignent. Elle se reflète aussi dans la composition du jury comprenant cette année cinq hommes — dont Bertrand-Pierre Bonnadieu et deux femmes sous la présidence d'Annie Girardot. Ce jury (et le public aussi) à choisi de donner le premier prix au long métrage de la Suédoise Suzanne Osten, « Parle, il fait si noir », un face-à-face à couper le souffle entre un skinhead et un psychanalyste juif. Subtilement, Suzanne Osten explore ici la psychologie de deux hommes, celle d'un jeune garçon humilié par le père et fulminant sa haine de l'étranger et celle d'un médecin juif confronté à la négation du cauchemar d'Auschwitz et cherchant par la parole à maîtriser la violence de celui qui agit comme un animal blessé.

Ce sujet d'actualité politique, analysé sous l'angle psychologi-

que des rapports entre deux hommes, échappe au reproche souvent entendu que le festival resterait trop axé sur les problèmes spécifiques des femmes. D'ailleurs, Jackie Buet ne comprend pas bien ce reproche. N'est-il pas urgent de parler de sujets comme le viol face à l'horreur du génocide sexuel pratiqué en ex-Yougoslavie? La cinéaste allemande Helke Sander montre, dans son documentaire « Libérateurs libérés », que cette actualité-là n'est pas si originale : selon une étude statistique, près de 2 millions de femmes se seraient fait violer sur les territoires de l'est de l'Allemagne à l'arrivée des troupes soviétiques. Pourquoi le sujet est-il resté tabou? « Une femme violée, c'est comme une tasse cassée qu'on jette », remarque l'une des femmes interrogées dans le film. Les maris n'auraient pas supporte cet outrage à leur prérogative. Ainsi, un mari obligé d'assister au viol de sa propre femme n'a jamais pu lui pardonner cette « faute ».

Politique et psychologie se mêlent aussi dans le très beau film de la Géorgienne Lana Gogoberidzé, « Une valse au bord de la Petchora », projeté en ouverture du festival. Ce long métrage montre en parallèle le destin de la mère déportée sous Staline et de la fille confrontée à la présence d'un officier du KGB installé dans la maison familiale. L'imaginaire et la réalité s'entremêlent dans la vision de cette enfant qui est Lana Gogoberidzé elle-même devenue cinéaste et - depuis six mois député au Parlement géorgien à l'âge de soixante-cinq ans.

Le festival a aussi rendu hommage à deux grandes comédiennes passées derrière la caméra, Monica Vitti et Liv Ullmann. Monica Vitti, à cinquante-neuf ans, réalise en 1990 son premier film, « Scandale secret ». Liv Ullmann, à cinquante-deux ans, tourne « Sofie » en 1992, présenté en avantpremière à Créteil. Une fabuleuse peinture aux traits bergmaniens de la bourgeoisie juive du siècle dernier et du destin d'une jeune fille renonçant à son amour pour un mariage de rai-

Regard de femme, destinée de femme, derrière et devant la caméra. Merci, Créteil, pour cet hommage et bonne chance pour le 16 Festival!

BRIGITTE PÄTZOLD

LA CROIX 24 mars 93

Cinéma À sa 15^e édition, le Festival des films de femmes de Créteil est à un tournant Face aux critiques de tout bord, sa directrice retrace son évolution

CRÉTEIL, UN FESTIVAL AU CŒUR DE LA TEMPÊTI

INTERVIEW

Jackie BUET directrice du Festival

99 Il n'y a pas de pensée féminine du cinéma exprimée en tant que telle "

e Festival des films de femmes de Créteil (1) féte cette année son 15° anniversaire. Mais il est confronté à certaines critiques. Ses critères de sélection sont ressentis comme trop restrictifs. Films de femmes, films inédits en France, pas de réalisations vidéo...

Jackie Buet: Tout en donnant une place largement majoritaire aux œuvres des réalisatrices, chaque année, nous invitons des réalisateurs, en particulier pour les pays, comme ceux du Maghreb, où il est important de compenser l'absence de femmes cinéastes.



Monica Vitti et Alain Delon dans L'Éclipse d'Antonioni. Une rétrospective des films de l'actrice italienne est programmée à Créteil, en sa présence. $(Photo\ D.\ R.)$

Ce 15° anniversaire va être pour nous l'occasion de dresser un bilan et d'élargir progressivement nos critères en matière de diffusion, en évitant toutefois trop de redites, car nous devons rester un festival de création.

- N'y a-t-il pas lieu d'aller plus loin, pour échapper à l'image persistante qui est la vôtre, celle d'un festival figé dans son féminisme historique et reclus dans une sorte de ghetto?

- Comment affirmer une identité forte dans un contexte

de plus en plus difficile, telle est en effet la question. Je reconnais que certaines femmes, surtout les Françaises, manifestent une forme d'ostracisme à notre égard. Et qu'aux États-Unis et ailleurs, les femmes cinéastes vont vers les films de genre, thrillers, films fantastiques, c'est-à-dire vers un cinéma plus codé, qui leur permet d'accéder à la notoriété. À quelques exceptions près, comme Ann Hui à Hong Kong, qui fait à la fois du kung-fu et des films personnels, quand elles vont

vers un cinéma plus commercial, elles abandonnent le cinéma d'auteur.

- Ce qui n'est pas spécifique aux femmes.

- Certes. Mais il faut dire qu'en France, la profession, surtout la critique, a été monopolisée par les hommes. Qu'on m'entende bien, ce n'est pas une critique, c'est un constat. Il n'y a pas beaucoup de femmes critiques cinématographiques, encore moins de directrices de revue. Il n'y a pas de pensée

féminine du cinéma exprimée en tant que telle. D'une certaine manière, on peut dire que le cinéma français est capitalisé par des lobbies. Le principe d'un festival de films de femmes demeure à mes yeux très important. Le nôtre est devenu un vrai festival du point de vue professionnel, mais on continue de nous reprocher ses thèmes trop axés sur les problèmes de femmes.

-Comme par exemple?

-Le viol, alors que nous sommes actuellement assez brutalement renvoyés à l'actualité avec ce qui se passe en ex-Yougoslavie, et amenés plus que jamais à réfléchir sur la valeur symbolique du viol en temps de guerre. Nous avons d'ailleurs cette année un film allemand d'Elke Sander qui traite, dans l'Allemagne de l'après-guerre, du problème du viol pratiqué majoritairement par les Russes, mais auquel les Français, les Anglais et les Américains n'ont pas été étrangers.

- Face à ces critiques qui touchent à l'identité même du festival, quel type de réponse avez-vous?

- Nous répondons d'abord élargissant nos thèmes. Notas ment aux problèmes d'enviro nement. Et à l'apport spécifique des femmes dans les économi de survie de tous les pays q sont en difficulté écologique Cela nous permet justement nous ouvrir à la vidéo dans domaine précis. Nous avo également une section Chir où l'on ne trouve pratiqueme que des réalisateurs. On y ve comment la représentation d personnages féminins à l'écra est liée à un contexte politiqu et à quel point ceux-ci porte l'idéologie et l'histoire d'u

pays.
Au total, je dois le dire, qu
que nous fassions, les critiqu
continuent. Entre les gens q
réclament une radicalisation
notre position pour cause d'u
gences nouvelles et ceux q
nous incitent à devenir un fes
val de cinéma « comme les a
tres », nous sommes, disons, ;
cœur de la tempéte. Mais ;
moins, nous nous interrogeor
Recueilli pi

Chantal AUBH

(1) Du 26 mars au 4 avril. Rer 49.80.18.88.

LE JOUR 27 MARS 1993

Le Festival du film de femmes est ouvert

L'environnement et Monica Vitti sont les deux vedettes de la quinzième édition du festival.

ier le Festival international du film de femmes était déclaré ouvert. Lorsqu'il a commencé, quatorze éditions plus tôt, porté par Jackie Buet et Elisabeth Tréhard, au centre culturel de Sceaux, les débats allaient bon train. Ya-t-il un cinéma de femme, un regard de femme? Les Allemandes très productives à l'époque (Helma Sanders, Ulrike Ottinger, Ula Stockl...) retournaient l'histoire. Puis sont venues les Canadiennes avec leurs images de grand-mères au fin fond du Québec, suivies de la nouvelle génération de cinéastes comme Léa Pool. Là, le rideau de fer est tombé bien avant le mur de Berlin, superbes documentaires lucides des femmes de Géorgie, de Pologne, de Hongrie.

Aujourd'hui, l'heure est à l'environnement et une nouvelle section lui est consacrée «Rio, Créteil, Pékin». C'est sûr qu'on va s'y bousculer à en juger par l'importance de la participation des femmes au sein des partis écologiques. Mais un festival sans diva est un festival sans part de rêve. La diva invitée à faire son autoportrait est Monica Vitti. Elle propose sept films parmi lesquels l'Avventura d'Antonioni et Scandalo Segreto qu'elle a ellemême réalisé. La carte blanche est offerte à la danseuse Karine Saporta qui présentera des films sur la danse (Agnès Varda, Sarah Moon, Germaine Dulac). Pendant huit jours les écrans ne s'éteindront pas jusqu'à la journée de la remise des prix, prix du public, fiction, documentaires, prix de l'association des femmes journalistes, prix des cinéphages (attribué par des lycéens). Pour les habitués, un bilan, pour les autres une découverte.

Monique Peled

Du 26 mars au 4 avril à la Maison des arts de Créteil. Tél.: 49.80.18.88.



A family called Abrew (film en compétition, section les Européennes)



Une valse au bord de la Petchara film en compétition)

LE MENSUEL DU CINEMA

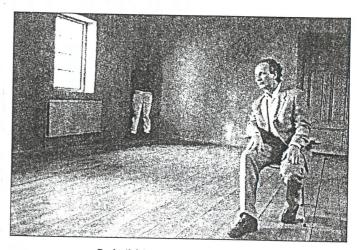
Juin 93

CRETEIL

I lest judicieux de noter que les lignes de force du XV* Festival de films de femmes de Créteil suivaient, globalement, les préoccutions actuelles des prospecteurs d'autres manifestations, et de la disbution indépendante en particulier. Cela allait de la recherche de aveaux réalisateurs américains «libres» (Britta Sjogren et son attant Jojo à la porte des lions) à la confirmation d'un renouveau du cima asiatique (Lune d'automne, de Clara Law, coproduction nippongkongaise) en passant par la mise au jour d'un fantastique ew-look» (Tale of a vampire, de Shimako Sato, battant pavillon brinique) qui met à mal, tout en les revigorant, bon nombre de thes.

Le cru 1993 de la compétition cristolienne retenait aussi, et surett, l'intérêt par sa volonté systématique de donner à voir des œuvres etemporaines des ex-pays de l'Est, qui commencent à être un peu bliés par ailleurs. Si Kira Mouratova perd pied avec son Milicien oureux (coproduction franco-ukrainienne), film qui travaille sur un ond degré auquel la réalisatrice n'est pas habituée (cf. la critique is notre précédent numéro), en revanche, la Tchèque Irena claskova (Corpus delicti) et la Hongroise Livia Gyarmathy (Le plaide tromper) rendant, avec maestria, le climat délétère qui précède suit la chute du communisme dans leurs contrées respectives. Les ix films mêlent problèmes personnels, affectifs, pression sociale et acité des individus à faire des compromissions. Lorgnant volontiers is le thriller à l'occidentale, Livia Gyarmathy décrit, dans Le plaisir tromper, les anciens apparatchiks comme des mafieux bénéficiant ore de nombreuses complicités dans les pays.

Dans un contexte où les problèmes sociaux et politiques domient, le Grand prix alla légitimement à Parle, il fait si noir de la idoise Suzanne Osten, auteur du fabuleux Garde du corps présenté, annes, par la Quinzaine des réalisateurs en 1990. Partant d'un particulièrement casse-gueule et difficile à traiter — les rapports n jeune skinhead néonazi et d'un médecin d'origine juive —,



Parle, il fait si noir, de Suzanne Osten

Suzanne Osten découpe son film en séquences qui mettent en crise la personnalité du jeune homme.

Sören découvre, peu à peu, que c'est la peur de ceux qu'il ne comprend pas qui le conduit sur les sentiers de la haine. Mais Parle, il fait si noir n'est pas un film béatement optimiste, et confiant dans les valeurs de l'humanisme. Le médecin aussi reçoit des lecons : il est surpris, et prêt à abandonner ce précaire dialogue, lorsqu'il se rend compte que Sören, malgré le doute qui commence à le ronger, retombe toujours sur ses pieds. La fin demeure ouverte. Le jeune homme accepte de retourner chez le praticien. Mais pour y tenir quel rôle? Celui de victime ou de prédateur? Placé dans le sillage de la voie ouverte par Pasolini et Fassbinder, Parle, il fait si noir met le doigt sur des plaies si profondément ancrées dans notre civilisation, que les seules vertus du dialogue ne suffisent pas à cautériser.

Raphaël Bassan

ACTUEL Avril 93



LA CHINOISE. Après avoir montré les films de la diaspora chinoise au Jeu de Paume, Sophie Laurent profite du "Festival de films de femmes" de Créteil pour y présenter, cette fois, treize films prêtés par la Cinémathèque de Pékin, dont la plupart datent d'avant la révolution de 1949. "Festival de films de femmes" de Créteil, *Cinéma chinois*, 26 mars au 4 avril. Le programme est repris à *l'Entrepôt* (Paris), du 7 au 13 avril.

Observateur

25 MARS 1993

LES ECHOS 26 MARS 93

CINEMA

Le Festival des films de femmes de Créteil

Pour sa quinzième édition, le Festival des films de femmes, qui débute aujourd'hui et se déroulera jusqu'au 4 avril, offre un programme ambitieux. Dix longs-métrages de fiction, tous inédits, concourent devant un jury présidé cette année par Annie Girardot. La France est représentée par « Le Cahier volé », de Christine Lipinska, et aussi par un film franco-ukrainien, « Le Milicien amoureux », de Kira Mouratova, face notamment à des films de Hongkong, de Tchécoslovaquie, et de Géorgie.

En compétition également, dix longs-métrages documentaires, dont un signé Susan Seidelman, l'auteur de « Recherche Suzanne désespérément », et un reportage d'Eliane de La Tour sur les harems musulmans, ainsi que de vingt-sept courts-métrages. Invitée d'honneur, Monica Vitti, à laquelle sera consacrée en sa présence une soirée de gala le 3 avril, avec la projection de «L'Avventura» d'Antonioni, est au centre d'une rétrospective de ses sept films préférés. Une section « Les Européennes », regroupant les films de douze réalisatrices de six pays, les déjà connues présentant les nouvelles venues, une section « La Vision interdite », donnant carte blanche à la chorégraphe Karine Saporta, une section « Les cinémas du Canada », en contrepoint du panorama actuellement à l'affiche au Centre Pompidou, et un ensemble de treize films balayant soixante ans d'histoire des femmes chinoises, de 1932 1990, dans la section «Des Chinoises » : un ensemble unique de films exclusivement réalisés par des femmes, tous inédits. (Maison de la Culture de Créteil, tél. : 49.80.38.98.)

A noter aussi, dans le cadre de ce festival, une grande nuit organisée à Paris avec, à partir de 0 h 15, un film islandais, « Sur terre », avec Pierre Vaneck, trois courts-métrages français, un documentaire sur le cyclone Hugo à la Guadeloupe, un ... petit déjeuner à 4 h 15 puis un film grec, « Les Nuits de cristal ». (Max-Linder, le samedi 30 janvier.)

LA SEMAINE DU CINÉPHILE

Les Chinoises



« Le Cahier volé », de Christine Lipinska Star du Festival des Films de Femmes : le cinéma féminin du Céleste Empire. Mention à Monica Vitti, Karine Saporta, aux

Canadiennes, aux Européennes...

Obstinément, le cinéma français continue à maltraiter les femmes, n'offrant à une génération d'actrices exceptionnelles que rôles vides ou silhouettes. Sur nos écrans, la femme reste le faire-valoir des hommes, assignée à l'emploi de groupie, de consolatrice, voire, dans le meilleur des cas, de détonateur, jouant alors l'allumeuse qui disparaît après avoir mis le feu à la fusée masculine. Alors, les femmes se vengent. En filmant elles-mêmes. Et en montrant leurs films : les écoles de cinéma comptent aujourd'hui moins d'étudiants que d'étudiantes. Le phénomène se vérifie dans le monde entier. Jusqu'à l'immense Chine qui compte un nombre de femmes metteurs en scène qu'on ne soupçonnait pas.

La section « Des Chinoises, ombres et lumières » constituera donc le morceau le plus attirant du 15° Festival international des Films de Femmes de Créteil, qui s'ouvre le vendredi 26 mars pour s'achever le 4 avril. Les treize films qui y figurent ne sont pas tous réalisés par des femmes, mais toutes y ont le beau rôle. Une nouvelle coutume, en Chine, depuis que Zhang Yimou, le réalisateur d'« Epouses et concubines », les a remises à la première place. Le tour du monde se poursuit avec « les Européennes », panorama des réalisatrices du Vieux Continent (dont Christine Lipinska), les femmes cinéastes du Canada (ne pas manquer Patricia Rozema et Léa Pool), et « la Vision interdite », une carte blanche à Karine Saporta, et un autoportrait de Monica Vitti. Sans parler de la compétition, qui regroupe 47 films inédits.

15° Festival des Films de Femmes, Maison des Arts, place Salvador-Allende, Créteil. Renseignements : 49-80-38-98.

LE UOTIDIEN DE PARIS REEE en 1973 cette ren-

28 AVRIL 93

Festival

Créteil : du côté des femmes

Le XVe Festival international de films de femmes de Créteil et du Val-de-Marne se tiendra du 26 mars au 4 avril 1993. REEE en 1973 cette rencontre a pour objectif de dévoiler la démarche artistique propre aux femmes et de montrer le poids grandissant du cinéma féminin à travers le monde. Selon Jackie Buet, déléguée générale de l'AFIFF, association organisatrice de ce rendez-vous, « cette année insistera davantage sur la dimension historique et constituera une sorte de synthèse des festivals antérieurs ».

L'accent sera mis sur le côté rencontre entre le public et les auteurs, sur la découverte de jeunes réalisateurs d'un cinéma mal connu ou mal diffusé, et sur le désir de se faire connaître tous les courants d'un cinéma féminin qui n'appartient à aucune école précise, d'où son charme incontestable.

Le festival présente à la fois des films en compétition et des films hors compétition; la majorité sont francophones, et dans le cas contraire sous-titrés en français. Trois catégories de films s'affronteront: dix longs métrages de fiction, dix longs métrages documentaires et trente courts métrages, soit cinquante films au total. Certains visionnés en avant-première nous ont donné un séduisant aperçu de l'ensemble: « Contes et comptes de la cour », d'Eliane De Latour s'est révélé un documentaire intéressant du changement de mentalités en cours au Niger; « Car wash love » de la Britannique Anna Negri, un court métrage drôle et pathétique à la fois et «Sur Terre» de l'Islandaise Kristin Johannesdottir un long métrage de fiction à l'ambiance étrange et fort prometteur.

Le jury présidé par Annie Girardot, sera composé de trois comédiens (Bernard-Pierre Donnadieu, Anne-Gisel Glass et Didier Sandre), de trois réalisateurs (Jean Marbeuf, François Margolin, Carole Roussopoulos), d'une productrice (Adeline Lacaille) et d'un journaliste (Jean-Louis Mingalon). Divers prix récompenseront les gagnants: le prix du grand jury, le prix du jury de l'AFJ (Association des femmes journalistes), le prix du jury des lycéens, le prix du jury des lycéens, le prix Canal + et le prix du public.

Parallèlement, différentes sections présentant des films hors compétition sont prévues ainsi que plusieurs rendez-vous. Une première section « des chinoises, ombres et lumières » constituée de treize films prolonge « Regards d'Orient extrême » commencée deux ans auparavant. Une seconde, « les Européennes », composée de sept films fait suite à un premier volet abordé l'an dernier. Une dernière, enfin, « les Cinémas du Canada », présente quinze films fruits d'un travail réalisé en collaboration avec le centre Georges-Pompidou. En outre, une partie de la programmation sera consacrée à l'environnement et au développement; « Rio-Créteil-Pékin » avec douze films et deux colloques souhaite ainsi prolonger la réflexion lancée par « Planète Femmes » à Rio, et préparer le sommet de Pékin qui aura lieu en



Annie Girardot présidera, aux côtés de Bernard-Pierre Donnadieu, Anne-Cristel Glass et Didier Sandre, ce festival.

Les rencontres prévues sont elles aussi très attrayantes. Monica Vitti, invitée spéciale du festival, actrice révélée par Antonioni, devenue réalisatrice en 1990 avec «Scandalo Segreto» viendra parler de son expérience devant et derrière la caméra et des motivations qui l'ont poussée à un tel changement. Enfin, une carte blanche sera offerte à la chorégraphe Karine Saporta: danseuse et réalisatrice, elle présentera les films qu'elle aime et qu'elle considère révolutionnaires dans l'histoire du cinéma de femmes.

Comme l'an passé, le festival fera une tournée internationale (pays francophones, DOM-TOM, Afrique); cette année encore Barcelone et Pointe-à-Pitre renouvellent leur collaboration. Mais de nouveaux partenaires se sont montrés intéressés (Cuba, Grèce, Roumanie, Sénégal, etc.).

Belle initiative que ce festival mais va-t-elle se perpétuer? Jackie Buet ne souhaite que cela et on la comprend: hélas des bouleversements dans la Maison des arts de Créteil, pourraient compromettre sa poursuite. Néanmoins tous à Créteil ont bon espoir; l'idée est originale puisqu'elle permet de provoquer une rencontre dans le cinéma d'auteurs, « ce réseau ayant pris le relai du circuit Arts et essais que constituaient les ciné-clubs aujour-d'hui de plus en plus rares ».

Gageons que cette fois encore le festival sera un franc succès: conçu pour donner une terre d'accueil à un cinéma neuf et favoriser l'exploration de ses tendances artistiques, sociologiques et culturelles, il se bat pour l'idée d'un cinéma toujours en mouvement, d'un cinéma toujours en mouvement, d'un cinéma qui se cherche

« Je préfère personnellement un cinéma qui balbutie, qui bégaie à un cinéma qui récite sa leçon, qui reproduit des modèles, qui endort l'intelligence, qui aveugle l'esprit » : par ces mots, Jackie donne une très juste définition de l'esprit d'ensemble du festival. Alors, n'hésitez pas, allez-y, c'est promis, vous ne le regretterez pas!

Propos recueillis par Sophie COMBET

Festival international des films de femmes. Maison des arts, place Salvador-Allende, 94000 Créteil - Tél. : 49.80.38.98.

LE QUOTIDIEN

Les films de la semaine

Christine Lipinska ou l'insoumission

Quatre films en dix-sept ans. La realisatrice du «Cahier volé», d'après le roman de Régine Defor-ges n'est guidée que par de fortes convictions, Philippe Soupault iu avait donné les droits d'un film écrit pour Jean Vigo. Elle va le monter au théâtre.

Le Cahier volé de Christine Lipinska

UI oubliera jamais «Je suis Pierre Rivière», le premier long métrage de Christine Lipinska ? C'était en 1975. Pour sa première œuvre la jeune femme abordait un sujet difficile et boule-versant soutenue par une manife première œuvre la jeune femme abordait un sujet difficile et bouleversant soutenue par une magnifique équipe d'acteurs parmi laquelle
Jacques Spiesser, Isabelle Huppert,
Francis Huster, Michel Robin,
Jean-Pierre Sentier. Elle entrait
dans la cour des grands, avec une
fraîcheur, une détermination, une
sensibilité et une intelligence jamais
démenties depuis. Quatre films en
dix-sept ans seulement: «Folie
suisse » d'après le roman de Jacques
Perry avec Richard Bohringer ne
put jamais sortir en salles, mais son
passage à la télèvision fut salué par
la critique, Jacques Sielier, notamment. Il y a quatre ans «Papa est
parti maman aussi », d'après le roman de Remo Forlani, a connu un
vrai succès et critique et public et
lorsque le film est passé sur France
2 (avec, en face, sur une chaîne
concurrente, « les Ripoux », 8 millions de téléspectateurs l'ont vu!
Quatre films seulement, mais
beaucoup d'autres aventures. Si elle
aime la littérature, si elle aime écrire



Un film qui relate les problèmes des adolescents, leurs difficultés à se constraire, à

et tourner des fictions, Christine Lipinska est aussi en prise avec le monde, la réalité du monde. Elle a beaucoup travaillé pour la télévision. Plus de trente films, dans le cadre de «Fenêtre sur » de Sylvie Genevoix, par exemple ou de « Plaisir du theâtre » de Pierre Laville et Georges Paumier. Elle a également travaillé avec Anne Hoang pour ses éries de « Contre-Enquête », avec Louis Bériot pour « Journal d'un siècle », avec Bernard Bouthier pour « Moi je ». Autant d'expérientourner des fictions, Christine

ces enrichissantes, autant de manières d'être en prise directe avec la société. Elle vit, elle vibre.

Elle a cu d'autres projets de longs métrages, mais si elle n'est pas allée jusqu'à les réaliser, c'est qu'en cours de route, elle se disait que l'urgence à raconter ces histoires-là n'était pas assez pressante. Et elle passait à autre chose. C'est ainsi qu'un ar-tiste véritable se construit. «Tour-ner pour tourner ne m'a jamais intéressée. Je préfère m'investir dans des projets dont je ressens intérieurement la nécessité. »

Ainsi fut pour elle « le Cahier volé ». « On m'a donné à lire ce livre après la sortie de « Papa est parti maman aussi ». Dans mon entourage, on sait que je m'intéresse aux problèmes des adolescents, des relations des enfants avec leurs parents, aux difficultés à se construire, à aimer, à se trouver, qu'ont les ieunes Mais en férivant le créations des relations des enfants avec leurs parents, aux difficultés à se construire, à aimer, à se trouver, qu'ont les jeunes. Mais, en écrivant le scénario avec Bernard Revon avec qui j'avais déjà travaillé pour « Folie suisse », je me suis beaucoup éloignée du livre. Régine Deforges a donné son accord. Mais on peut dire que le film est simplement inspiré. C'est Bernard Revon qui a pensé qu'il fallait situer le film à une époque historique particulière. Lui, il a connu adolescent, cette aprèsguerre qui sert de cadre au film. Il nous paraissait important de nous appuyer sur une période encore difficile, mais ouverte en nême temps. C'est moi qui ai voulu que l'une des jeunes filles se suicide. Revon ne voulait pas que cela finisse mal. Mais moi, je suis frappée par la gravité des sentiments des jeunes, pe suis hantée par le nombre de suicides réussis en France aujourd'hui et qui concernent les jeunes. On parle de 2000 par an, et 20 000 tentatives. C'est énorme. Et cette histoire-lai, je ne la voyais pas finir bien ».

Elle ne linit pas bien, l'histoire, mais elle plait aux jeunes, et partout où le film a été presenté, les adoles-

Elle ne finit pas bien, l'histoire, mais elle plait aux jeunes, et partout où le film a été présenté, les adolescents l'ont aimé. Présenté en sélection officielle à Venise 92, puis à Namur, Florence, Sarlat (où le film a obtenu le prix du public) et où les jeunes comédiens ont été distingués), Béziers, Tel-Aviv Créteil, et bientôt Tubingen (et partout, donc,

Critique

Dans le blé en herbe

L'Adolescence, ce parcours épineux est d'abord littéraire pour Virginie, petite fille pleine de morgue et d'esprit, qui veut accomplir ses premiers pas dans un avenir brillant. C'est ce qu'elle se promet sans témoin, à elle-même. Elle sera écrivain et célèbre. Dans le village de son enfance, comme parlout en France, la guerre est finie. Les garçons ne sont pas tous revenus encore. Et déjà, elle se souvient des heures douces de la première enfance ensevelie.

Virginie note tout sur son ca-

revenus encore. Et deja, ette se souvient des heures douces de la première enfance ensevelie.

Virginie note tout sur son cahier, jusqu'aux dernières retrouvailles et l'amitié qui flanche et l'amour qui naît entre elles, les garçon, la Marianne de sa jeunesse... Un amour à fleur de peau entre deux collégiennes, privées de vie affective en famille. Tout est écrit sur les pages du cahier. Les premiers émois, les premiers gestes du désir. Un cahier que Virginie ne cache pas vraiment à ses amis et qu'un garçon jaloux vole un jour pour se venger et confondre la belle indifférente, seulement liée à ses mots, à ses humeurs secrètes. Un beau sujet sans doute, inspiré du roman de Régine Deforges.

Les mots sont la pour relever la fragilité de l'image, un peu banale, entraînée dans la lumière lénifiante d'un âge qui a pourtant besoin comme les autres d'une écriture cinématographique. Les quatre cents coups de Virginie ne crèvent pas l'écran. La puberté et après, vaste programme, traité ici avec pudeur sans doute, mais sans que jamais le drame profond ni même les humeurs légères n'imposent leur dimension réelle. Et l'on finit par se lasser un peu de ces amours tendres, plates, comme une poitrine de petite fille, ennuyeuses comme l'acné juvenile.

des lauriers pour le film et pour Elodie Bouchez, Benoit Magimele), ce film dans lequel n'entrent pas certains adultes, parle, et parle profondément, directement, aux jeunes. Le roman de Régine Deforges parlait de la passion de deux jeunes femmes. Il était érotique. Nettement, Christine Lipinska et Bernard Revon ont suivi d'autres chemins. Pourtant le film dérange et certains médias ont renoncé à en parler. En 1993.

Mais déià Lipinska est plus loin.

Pourtant le film dérange et certains médias ont renoncé à en parler. En 1993.

Mais déjà Lipinska est plus loin. Elle qui a composé un livre magnifique avec Georges Perec (« la Clôture » 1975) avait aussi réalisé un superbe court métrage avec Philippe Soupault qui disait ses textes, à partir de son poème « Giorgia ». Séduit, et comment ne pas l'être par cette femme belle et intransigeante, insoumise et douce pourtant, il lui a confié les droits du film qu'il avait écrit pour Jean Vigo. « Le Cœur volé ». Curieusement. Les titres se font écho. C'est avec Serge Avedikian que Christine Lipinska a aujourd'hui un projet théâtral dont nous vous reparlerons plus longuement. Perec et Soupault, Pierre Rivière et l'ardeur de la littérature. Ce sont de belles fréquentations, non?

LE QUOTIDIEN

24 MARS 93

LES LETTRES françaises MAI 1993

Il était temps!

Les textes fondamentaux des théories féministes anglo-saxonnes sur le cinéma ont été traduits en français, pour la revue *CinémAction*, par Bérénice Reynaud (pour les États-Unis) et Ginette Vincendeau (pour l'Angleterre). Ces textes font aujourd'hui référence dans la plupart des pays industrialisés sauf la France, qui restait de ce point de vue dans un état d'isolement obscurantiste. Pourtant, nombre de ces textes sont issus de réflexions théoriques françaises (Baudry, Comolli, Bellour, Althusser, Lacan, Foucault, Derrida...). On peut s'étonner qu'il ait fallu si longtemps pour les voir revenir sur nos terres, revues et corrigées par les féministes anglo-saxonnes. Ces textes majeurs ont bouleversé l'ensemble des études cinématographiques, y compris celles qui prennent en compte la subjectivité : le cinéma des personnes de couleur, le cinéma gai et lesbien, etc. Le numéro de *CinémAction* constitue un excellent ouvrage d'introduction à ces théories.

Les responsables de ce numéro ont adopté le parti pris de livrer le plus grand éventail possible d'analyses, quitte à écourter certains textes. On trouve dans cet ouvrage la contribution historique de Laura Mulvey, qui posait les jalons de la critique féministe : «L'utilisation de la psychanalyse pour démontrer comment l'inconscient de la société patriarcale structure la forme filmique même.» D'autres analyses s'attachent au plaisir de la spectatrice devant le cinéma hollywoodien classique ou contemporain. Autre texte historique, celui de Claire Johnston, «Le cinéma de femmes comme contre-cinéma». Mais cet ouvrage est aussi très contemporain : à lire notamment, les réflexions de Trinh T. Minh-Ha, Bell Hooks et Ella Shohat, qui remettent en cause «l'ethnocentrisme blanc», ou le texte de Judith Mayne et Jackie Stacey qui aborde la question du désir des femmes entre elles.

Comme le précisent Bérénice Reynaud et Ginette Vicendeau dans leur introduction, «par rapport à l'histoire "officielle" du cinéma, ces textes nous ont apporté d'autres points de vue, des "contrechamps" dynamisant la vision masculine qui, sans eux, se résoudrait à n'être qu'une série de "champs" non suturés».

N. M.

CinémAction, n° 67, 2^e trimestre 1993, 300 p., 120 F, éd.Corlet, route de Vire, 14110 Condé-sur-Noireau, tél. : (16) 31.59.53.00.

STUDIO MAGAZINE Avril 93

NONICA MICHELANGELO VITTI & ANTONIONI

LA BELLA AVVENUE AVVENU

Le festival de films de femmes de Créteil rend hommage à Monica Vitti, en sa présence. Femme à deux visages, elle a inspiré à Antonioni, son compagnon, ses films les plus bouleversants. Chronique d'un amour.

Par Martine Moriconi

'était une de ces années sans trop de bouleversements. Sacha Guitry venait de s'éteindre élégamment dans son lit, Albert Camus recevait le prix Nobel, le Spoutnik tournait au-dessus de la terre et la photocopieuse faisait son apparition dans les bureaux. Elvis était encore à un an du service et les jeunes dansaient le be-bop, le boléro ou le cha-cha-cha. Dans le monde du cinéma français, on notait les premiers essoufflements des aînés, tandis que les futurs jeunes loups se faisaient les crocs sur leurs premiers courts métrages. Versant italien, quelques œuvres de finesse émergaient d'une production trop encombrée de morale et de préjugés : "Les nuits de Cabiria" de Fellini ou encore "Le cri" d'Antonioni. Bref, tout semblait assez calme. Comme à la veille des grands chambardements. On était en 1957.

Dans le petit studio de post-synchronisation où défilent les images du "Cri", Antonioni est d'ailleurs loin de se douter qu'il va audevant d'un des échecs les plus cuisants de sa carrière. Pour l'instant, il est plutôt satisfait du résultat. C'est un film riche. C'est-à-dire ouvert à toutes les interprétations. Une tragédie du couple assortie d'un drame de la condition humaine qui expriment les mêmes pensées et les mêmes sentiments que l'œuvre de Pavese, son alter ego en littérature. Un



Sur le tournage de "La nuit" en 1960.

peu froid peut-être. Mais la froideur désormais fait partie de son style. Tout en s'abîmant dans la contemplation de la jolie nuque de l'actrice qui double Dorian Gray, le cinéaste se dit qu'il a bien fait de suivre le conseil de son assistant, Luigi Vanzi. Contrairement à la plupart des doubleurs, cette fille possède une voix extraordinaire. Flûtée, sensuelle, profonde. Une voix vraie. Et un indéniable talent d'actrice. Voilà des jours qu'il la dirige et qu'il l'écoute, les yeux rivés à ce dos dont il suit les plus imperceptibles mouvements tandis qu'elle fixe l'écran. Le mystère qui s'en dégage

le subjugue et l'attire comme un aimant. « Vous avez une belle nuque, lâche-t-il enfin, un soir, en la regardant intensément comme s'il voulait lui scruter le dedans de l'âme, et vous êtes une bonne actrice. » La petite doubleuse qui connaît l'œuvre du maître jusque dans son plus anodin court métrage n'en revient pas. C'est la première fois de sa vie qu'un homme aussi important s'intéresse à elle. Il s'y intéressera longtemps. Onze ans.

cette époque, Michelangelo Antonioni, né en septembre 1912 à Ferrare, a déjà tout connu ou presque. Une enfance sereine et bourgeoise durant laquelle ses vêtements de riche lui font parfois honte, des diplômes qui ne servent à rien, puis, pêle-mêle, le théâtre, la banque, le tennis, la critique cinématographique qui lui vaut la haine des exploitants, la pauvreté (un jour, la faim au ventre, il vole un bifteck), le mariage avec une belle Vénitienne, Letizia Balboni, un stage sur "Les visiteurs du soir", une dizaine de courts métrages et, enfin, les premiers longs qui bousculent toutes les règles en vigueur et déconcertent la plupart des spectateurs non avertis. Il a déjà 45 ans et seulement cinq grands films à son actif au moment où il achève la post-synchronisation du "Cri". Une seule chose lui manque : la reconnaissance de son univers.

Page de droite: Monica Vitti et Michelangelo Antonioni à Paris en 1962.



« Un beau matin, un grand amour était là. Une très belle histoire. Belle jusqu'au bout. »

Monica Vitti, née Maria Luisa Ceciarelli, a vu le jour 21 ans plus tard, en novembre 1933, à Rome. Elevée dans le carcan d'une éducation très stricte, rien ne la prédestine au théâtre ou au cinéma. Elle débute à quatorze ans et demi, en cachette, grâce à sa voisine qui l'emmène répéter du Nicodème. Six mois plus tard, un quotidien très sérieux affirme : « Cette fille de quinze ans est née pour jouer. » A la maison, c'est le drame, la honte. « Il faudra que tu passes sur mon cadavre, si tu veux continuer! », hurle la mère. Heureusement, la sainte famille doit s'envoler pour le Mexique où le fils aîné vient d'avoir des jumeaux. Trahissant illico sa promesse de les rejoindre sous peu, la jeune fille prend tranquillement le chemin de l'Académie d'art drama-

tique. Au moment de sa rencontre avec Antonioni, elle a déjà fait de la télé et du théâtre: Elle a même connu un succès considérable avec un spectacle comique qui a tenu l'affiche pendant trois ans. En dépit de son physique de prima donna, elle est de la même trempe qu'aujourd'hui une Laroque ou une Lemercier. Rien à voir avec cet intellectuel d'Antonioni. Du moins en apparence. Car la belle Monica Vitti est une femme à deux visages. D'un côté, la rigolote qui fait hurler de rire tous ses amis et qu'on félicite pour sa joie de vivre. De l'autre, l'angoissée qui se laisse parfois submerger par des peurs insurmontables, et sombre alors dans la déprime. Laquelle de ces deux femmes a le plus séduit Antonioni? Mystère. En tout cas, c'est visiblement la face B qui l'a le plus inspiré dans son œuvre.

u début, le couple a pourtant du mal à se former. Ce n'est pas la différence d'âge qui bloque. Monica est tellement Limpressionnée qu'elle fuit. Michelangelo lui fait peur avec son énorme talent et ses habitudes de vie si différentes des siennes. Il a beau la regarder comme aucun homme ne l'a fait, elle panique. Et la troupe théâtrale qu'il vient de monter quasiment rien que pour ses beaux yeux, ne la rassure même pas. Mais il est patient et il a raison. « On ne sait jamais le moment précis où on cesse de s'échapper, raconte-t-elle aujourd'hui, on a continué à se voir, à parler de tas de choses et puis, un beau matin, un grand amour était là. Une très belle histoire. Belle jusqu'au bout. » Une de ces histoires rares, lucides et sincères que rien ne parvient à parasiter et qui, plus tard, laisse les meilleurs souvenirs d'une vie. Ainsi, ils sont à peine "fiancés" qu'un jour, "Miché" lui propose une balade en bateau avec quelques amis. La mer est bleue, le temps superbe et, soudain, Monica a l'envie irrépressible d'aller faire un



PREMIERE IMAGE

La première photo de Monica Vitti par Antonioni.

tour sur une des petites îles qu'on aperçoit au loin, en bordure de la Toscane. Mais au bout de quelques interminables instants, la jeune femme n'a toujours pas réapparu. Antonioni part à sa recherche, fou d'angoisse. « J'étais désolée d'avoir fait une chose aussi étrange et d'avoir inquiété tout le monde, mais il ne m'en a pas voulu, je venais de lui donner une idée. » Et ouelle idée!

C'est en septembre 1959 qu'Antonioni attaque le tournage du film le plus important et le moins maîtrisable de sa carrière. Le sujet : l'invisible achèvement d'un amour et l'isolement de l'individu face aux sentiments. Lisca Bianca, l'île où se situe l'action de "L'avventura", n'est qu'un rocher sortant des vagues. Chaque matin, l'équipe basée sur une île un peu plus vaste, fait la traversée en barque. Sur place, les habitants crèvent la faim. Pas d'eau, pas d'électricité. Juste la mer qui écume contre la rocaille. C'est un tournage cher pour la petite maison de production, Imeria. Et les voilà tous coincés autant par les intempéries - on est tranquillement en train de passer de l'automne à l'hiver! - que par les soucis d'argent. « Nous étions totalement isolés, haïs, oubliés de Rome et du monde. Je pleurais tout le temps. Mais je savais que le film se ferait, que je jouais non seulement ma carrière, mais ma vie avec Antonioni », raconte Monica Vitti. Pourtant, l'aventure du film est loin d'être terminée. "L'avventura" se retrouve en compétition au Festival de Cannes. Le soir de la présentation officielle, la salle de l'ex-Palais est bourrée à craquer. L'ambianc∈ explosive. Cinq minutes après le début, un type se met à siffler. Un autre spectateur lui ordonne de se taire. Et ainsi de suite, jusqu'à la bagarre générale. « Nous étions accrochés à nos fauteuils. Antonioni était apparemment impassible. Mais je ne lui avais jamais vu ce visage effrayant, blême,

crispé. C'est seulement dans la voiture qu'il s'est mis à pleurer. » Il croit alors que c'est un bide, mais il faut au moins une nuit de réflexion pour que le film devienne un succès. Car, contrairement aux prédictions de critiques éclairés, "L'avventura" n'est pas réservé aux snobs et aux égarés. A Paris, en quelques mois, il atteint 240.000 spectateurs. Et c'est la V.F. qui bat les records.

ntonioni et Vitti feront encore trois autres films ensemble. Toujours sur le thème de l'incommunicabilité. "La nuit" en 1961, "L'éclipse" en 1962 et "Le désert rouge" en 1964. Ce dernier est directement inspiré par l'actrice qui vient de vivre une de ces curieuses dépressions qui la coupe du monde et lui donne

la sensation que les couleurs se délavent comme sur une photo surexposée. « Mon histoire personnelle ne s'interrompt pas durant les prises de vues d'un film, explique le cinéaste, c'est même alors qu'elle devient plus intense. » Sans doute est-ce aussi pour cela qu'il dirige son actrice sans la moindre violence. Car le champion de l'incommunicabilité n'a presque pas besoin de parler tant il sait se faire comprendre. Et dans le privé, c'est la même harmonie, le même rapport complice. Il y a longtemps que Miché pense qu'amour ne rime surtout pas avec toujours mais que les sentiments peuvent se transformer. Et Monica, qui considère que « la famille est une association dangereuse » n'a rien fait pour emprisonner la leur. Chacun son appartement (l'un audessus de l'autre avec escalier communicant) mais tout le reste en commun : les voyages, le petit cercle d'intimes, les fous rires... Parfois. Monica pique une crise de jalousie. Normal, c'est une passionnée. Antonioni a beaucoup plus de sang-froid. Sans mérite, c'est une femme fidèle. Les hommes de sa vie, elle les compte aujourd'hui sur les doigts d'une seule main. De toute façon, le danger ne vient pas de là. Dix ans d'amour, c'est déjà beaucoup pour des gens qui ne croient qu'en l'amour provisoire. Et un beau matin, en se réveillant, ils réalisent que soudain, il ne se passe plus rien d'amoureux entre eux. « Cela nous a beaucoup fait souffrir mais ça ne dépendait pas de nous. Les sentiments sont indépendants de nous. Un jour ça nous tombe dessus, un jour, ça s'arrête. Brutalement. »

Vitti et Antonioni ne se sont jamais perdu de vue. Mais il y a quelques années, une étrange maladie a frappé le cinéaste qui s'était fait le chantre du non-dit. Les médecins appellent ça « l'incommunica ». Depuis, il ne parle plus à personne. Même à Monica.

